Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 41

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 41 — Samedi 14 octobre 1933

CONTEUR VAUDOIS

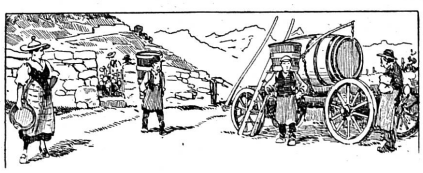
FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



CROQUIS DE VENDANGE

LA vendange touche à sa fin ; encore quelques heures et les ceps dépouillés n'auront plus que la visite des derniers vols d'étrouneaux. C'est heureux, car le temps, favorable jusqu'ici, fait mine renfrognée et menace de sonner le glas de l'automne. La neige est descendue cette nuit jusqu'au plateau de Tholon et l'air a des frissons qui font courir des frémissements sur les peaux délicates. A l'horizon, le soleil semble hésiter à poursuivre sa course ; il émerge à regret derrière les monts poudrés de frais, lance un rayon pâle, le retire, se voile d'un pan de nuage, reparaît morne et languissant, trouve la terre peu attrayante et s'apprêtant au sommeil, joue un instant avec l'or et le pourpre des feuillages, se mire dans le bleu brouillé du lac et finit par se noyer dans la nue et rire jaune du tour qu'il joue aux humains.

Les travailleurs se hâtent pour lutter contre le froid autant que pour terminer avant la pluie ; mais la gaîté ne perd pas ses droits, et langues de s'agiter et rires de fuser aux saillies d'un boute-en-train. Le patois savoyard cascade comme les ruisseaux des montagnes ; la voix nasillarde de la grosse Elise mène le chœur, tout en questions et en répons: c'est le toupin réglant la cadence des clarines. De temps à autre un éclat rompt le bavardage, qui reprend aussitôt en se haussant d'un ton, quand ce n'est pas d'une tierce ou d'un octave.

Claire, la femme sage, qui jouit de son veuvage de quelques jours, Marguerite, vive comme une abeille, capricieuse comme le vent, Olga, l'innocente, la rieuse à la voix grave, forment avec Elise le quatuor de Tholon, auprès duquel la voix de Julia, aux accents de Lavaux, fait fonction de soliste. Si les langues mènent bon train, les mains ne perdent rien de leur agilité, stimulées du reste par l'œil du maître qui se promène du pressoir à la vigne. Elles laissent bien par ci par là une grappe sournoisement cachée, mais, soit lassitude ou satiété, soit remise à un règlement final des comptes, soit timidité soudain éclose, les brantards grapillent seulement par hasard, par acquit de conscience, sans crier Euréka ou se dresser en justiciers et jeunes coqs becqueteurs.

Etonnée d'une telle indifférence — ce qui est presque un affront, en tout cas un dédain, — Olga, la jeunette aux joues rondes, interroge malicieusement du regard et s'attire cette réponse prometteuse :

— Vous ne perdez rien pour attendre ; nous allons doubler le tarif.

Sur quoi, Julia, l'expérimentée, fidèle aux rites et coutumes, de se récrier :

— Ici, tout se paie comptant ; on ne porte rien à crédit. Quel compte et surtout quelles preuves présenterez-vous dans quelques heures ?

— Des comptes, des preuves ! On paie généreusement et ça suffit.

La pluie vient jeter sa douche sur ce commencement d'effervescence. On lui tient tête, on ne veut pas céder à ses arguments. Il ne peut être question de laisser en panne une demi-pressée, d'autant plus qu'il ne reste que quinze à vingt brantées à récolter, que le ciel fait sa plus grise mine et ne promet aucune accalmie pour la journée. Les langues ont baissé d'une quarte et errent du majeur au mineur, avec de rares explosions; il faut dire que les têtes sont enfouies sous des capuces formés avec le fond d'un sac qui protège les épaules et les reins.

« Komm' jetzt ! » lance un jeune Allemand d'une bande voisine. Son compatriote Hermann lui répond en riant: « Komm' jetzt ! » Ces deux mots, répétés pour la Xme fois, intriguent les vendangeuses ; elles comprennent bien le premier, mais ce « jetzt » ne leur dit rien qui vaille; il a un air moqueur, barbarement moqueur, rude, rustre, plus dénigrant que flatteur. « Komm' » est gentil, affectueux; « jetzt » le gâte vraiment, le dénature, lui ajoute quelque chose de suspect.

Et nos deux Confédérés s'amusent de l'ignorance des vendangeuses, de leur curiosité déçue, en soulignant leur « komm' jetzt » de francs éclats de rire. Quand le sens leur est enfin dévoilé, elles doutent encore et se croient mystifiées; ce mot doit avoir une double signification, sinon pourquoi ces rires. Elles en conçoivent une sorte de dépit qui se manifeste par une recrudescence d'activité, un acharnement à dépouiller les ceps tout ruisselants. Les grappes, dont il faut faire la toilette en les débarrassant des grains secs ou moisis, tombent lourdement dans les seilles, avec un son mat d'écrasement.

Il pleut, il pleut, et les gouttes pressées cinglent les visages, frappent durement les nuques non protégées ; les feuillages dégoulinent sur les bas et jusque dans les chaussures ; les pieds s'enlisent dans la terre molle et glaiseuse et il faut un effort pour les déplacer; ils glissent sur la pente et, sans le secours des échalas, les lois de l'équilibre seraient souvent violées.

Le vent, fantasque, s'ingénie à combler les vides dans l'armée des nuages et prévient toute accalmie. La gaîté se fait un peu vinaigrée et les coquericos du plus roublard des brantards, ses mots les moins maladroitement assaisonnés, n'ont pas leur succès habituel. Aussi, c'est avec un soupir de délivrance qu'on salue les derniers coups de sécateurs.

La réaction est immédiate : la bonne humeur jaillit à nouveau en fusées ; on se secoue comme des barbets au sortir du bain, on patauge avec délices, on marche pesamment, à l'allure des scaphandriers ; les brantards sont crottés des pieds à la tête et font penser aux poilus sortant de leurs tranchées vaseuses.

Hourra ! la vendange est finie ! Ce soir, il y aura fête au pressoir, et je ne jure pas qu'Hermann ne lancera pas son « komm' jetzt, Olga ! »

A. Gaillard.

Pour nos chères allongées. — Maman, emmène-moi au dancing.

— A six ans ! tu es folle, et puis, tu ne sais pas danser.

— Je danse mieux que toi, puisqu'il faut toujours un monsieur pour te tenir !

IENA DE BOQUIET

L'ETAI on deçando né, po mî dere la veillâ dèvant lo né. Et lo deçando, vo séde, lè z'autro iâdzo, dein lè velâdzo, lè dzouveno fasant dâi farce à drâite et è gautse ein alleint âi felhie.

Dan, clli deçando, doû dragon de pè Bézalle se promenâvant amont et avau ein sublleint :

Du lo bornî nâovo ein amont
Ie sant ti lârro de caïon,
Du lo bornî nâovo ein avau,
Ie sant ti lârro de tsevau

et ein coudheint guegnî et reluquâ po vère quemet porrant passâ lâo veillâ ein annesseint lè fèmalle et rigueneint de la garda-police.

Tot d'on coup, lo Luvi âo dzudzo fâ dinse à Yodi à Bombarde :

— Crâio bin, Yodi qu'on vâo pas s'einbêtâ sta né.

— A-to trovâ oquie, Luvi ?

— Oï ! Vâi-to clliâo boquiet de fuchsia âo bin de dzeranion lè damon, su la fenîtra à la Pernette à Méry ?

— Sant galé, mâ bin hiaut. Ein sè faseint l'étsîla l'on l'autro, on porrâi pas pî lè z'aveintâ.

— Dis rein. On va preindre clli bocon d'étsîla appouyâ contre lo catse-borrî à Djedion, décheindre lè doû boquiet dein lâo pot, et lè catsî tant qu'à deçando que vint qu'on lè rebetera ein pllièce.

— Va que sâi de. L'è né, nion ne no vâi. Et vaitcé l'étsîla.

Clli l'étsîla fut braquâïe contre la mouraille. Lo Luvi s'aguelhie dessu, mâ n'êtâi pas prâo grand et n'a jamé pu accrotsî lo boquiet. Lo Yodi l'assèye assebin, mâ bernique. L'êtâi de Tiubâ quemet lo Luvi et quand bin l'êtâi de poueinte âo fin coutset dâi montant s'ein manquâve justo on quart de pî avoué lè bré ein amont.

Tandu que lo Yodi dzelhîve lé damon, et piattâve, vaitcé qu'arreve la garda que saillîve de la gapiounâre ein tsanteint lo refredon de la garda-police :

Les sanglots longs
Des violons
De ce poste
Bercent mon cœur
D'une langueur.
Allons ! ouste !
Route dedans.

Tot ein sublliotteint, la garda l'oût onna bribrison, assorolhie on bocon et lo vaitcé vè lo Luvi que tegnâi l'êtsîla :

— Hé, là ! que féde-vo perquie ?

Lo Luvi, que n'avâi pas perdu la tîta, lâi fâ reponse :

— La Pernette à Mary l'a sa fîta dèman. Adan, lo camerardo et mè on lâi a met clliâo doû boquiet de fuchsia et de dzeranion su sa fenîtra.

— Et pu ?

— L'è tot.

— Quemet, l'è tot ! Vu min de clliâo manâire dein lo velâdzo que i'é la garda. Vo z'allâ redécheindre clliâo boquiet et pu rîdo. Sarâi de bï vère ! Espèce de tote sorte que vo z'îte !

Faut vo dere que la garda fréquentâve justameint la Pernette.

D'amon, Yodi fasâi :

— Sé pas que lâi a. Pu pas lè raveinta. Lè z'é bin met, mâ po lè redecheindre, nixe.

— Doutâ-vo, que fâ dinse la garda. Mè que su pe grand, mè tserdzo de vo lè rapportâ avau.

N'a pas manquâ. La garda, du su lo derrâi pachon l'a attrapâ clliâo pot, avoué lâo boquiet dedein et hardi, de man ein man, lè vaitcé su la tserrâire.

Vo garanto que lè doû dragon n'ant pas met doû pî dein on solâ po allâ catsî lâo dzeranion ein riseint quemet dâi pansu que sâi la garda que l'ausse fé la farça.

Et po botsî, i'âmo atant vo laissî fini l'histoire quemet vo volîâ, mâ la gardâ n'a pas rizu lo leindèman quand la Pernette lâi a racontâ que sè boquiet étant lavi. *Marc à Louis.*

VENDANGES

Aujourd'hui, le soleil d'automne
Est caché, Pierre est vermillon !
Jeanne, Suzon, Rose, Simone,
Ont retroussé leur cotillon !

Dans la vigne, chacun chantonne
En emplissant son corbillon
Du raisin qui va, dans la tonne,
Se changer en blanc bouillon.

Les grappes sont à point dorées,
Pleines de forces ignorées
Qu'au sol puisa chaque provin.

Et demain, les noires bouteilles
Où dormira le jus divin
Jetteront des lueurs vermeilles
Pour célébrer ta gloire : Vin !

Antonin Lugnier.

LE CIRQUE

Il y a le grand cirque qui couvre une place entière, qui fait flotter, très haut au bout de ses mâts, ses drapeaux triangualaires. C'est un immense théâtre volant, aux innombrables cordes roidies sur les piquets de fer enfoncés profond dans le macadam. La piste ovale semble minuscule, écrasée par les gradins de bois. Ça sent les chevaux, la toile mouillée et les fauves !

Une multitude de spécialistes veillent à l'éclairage éblouissant, entretiennent la litière de sciure sans cesse tourmentée par les sabots nerveux, des garçons d'écurie amènent et reconduisent les animaux pour que l'artiste puisse longuement sourire et saluer aux applaudissements. Les acrobates aux maillots collants transgressent si impunément les lois de la pesanteur qu'ils deviennent irréels, mécaniques, et très vite, on se lasse de les regarder : leur jeu paraît trop facile! Et puis, ce sont les ballerines dites parisiennes, mais qu'un accent prononcé trahit inévitablement, les « frères »... Carambo, qui s'entendent trop bien pour être de la même famille ! Les pîtres qui débitent ostensiblement leurs cabrioles et leurs mots d'esprit fabriqués tout exprès pour le public de la ville qu'on traverse. (On n'a qu'à changer les noms propres, en arrivant dans un autre endroit !)

On vous montre des ours bruns qui montent à bicyclette et tournent en rond, fascinés par le bout du fouet qui tourne avec eux, des otaries pesantes se hissent péniblement sur un tréteau et jonglent avec une tubette... et à les voir il vous vient des envies de pleurer et des désirs fous d'être sauvage et mal élevé ! Mais le public adore ça et il trépigne pour qu'on lui en donne encore.

Le grand cirque est une entreprise. Des sommes énormes sont nécessaires pour son entretien. Les artistes sont engagés à la saison, comme les acteurs de théâtre, parfois, ils s'ignorent les uns les autres et souvent se jalousent...

Mais, il y a le petit cirque. Il n'a point de tentes, celui-là. Deux roulottes déteintes avec un petit cheval attaché derrière et qui arrache de la dent, le foin d'un fleurier noué. C'est une famille, et chacun joue son rôle selon ses moyens et ses capacités.

La mère tient la caisse, à l'entrée, flanquée de deux becs à acétylène, et c'est encore elle qui passe la « crousille » dans les entr'actes. Le père à la longue moustache jaune, en pantalon de velours monte le reck robuste et luisant, aidé de son grand fils, un gaillard aux muscles saillants. La sœur aînée qui travaille au trapèze volant, s'occupe des plus petits, soigne les lapins. Et vautrés dans la poussière, deux ou trois gamins se chamaillent, pleurent, crient, donnent des coups, en reçoivent et regardent d'un air mauvais les autres gosses, ceux qui habitent là, qui vont à l'école, qui disent : oui monsieur, oui madame, et qui mangent leur pain enveloppé dans un papier de soie! Mais le soir, dans les lumières bleues, lavés, poudrés et peignés, ils prendront leur revanchent ! Ils sauteront la corde tendue, ils feront la roue, légèrement aidés par la main du papa qui soutient les reins aux moments difficiles, sans qu'on s'en aperçoive. La petite fille en robe de danseuse, serrée à la taille, très décolletée, fait sa grande dame et le numéro est terminé, touche les bords de sa jupe de papier et tire sa révérence, très bas, et court dans les bras de sa mère.

Comme on est à deux pas des engins, on suit intensément le travail des artistes. On entend leur souffle saccadé, les brèves paroles qu'ils se disent quand il faut manœuvrer ensemble. De temps en temps, en silence, ils se passent le pain de magnésie, s'en savonnent longuement les mains pour qu'elles ne collent pas à la barre de fer. Les muscles pectoraux dessinent sur la poitrine des ombres noires et par instant, on perçoit le craquement bref d'une jointure.

Puis, c'est le petit cheval qui entre en scène, qui trottine en repliant très haut ses jambes de devant. Le fils, sans lâcher son fouet orné d'un ruban rose, se précipite vers la musique électrique pour changer le carton perforé qui remplit un coffre béant, en se repliant sur lui-même. Et le petit cheval secoue sa grelotière à pompons rouges, passe la poutre qu'on lui présente à un mètre de hauteur... et qu'on baisse vivement quand il s'apprête à franchir l'obstacle ! Le plus jeune de la famille, un garçon de trois ans, campé sur sa croupe, prend des attitudes de conquistador...

Enfin, dans le recueillement général, après un dernier coup d'œil aux engins, un tour de manivelle au palan qui grince dans la nuit étoilée, une brutale traction sur les filins d'acier pour en éprouver la solidité, le père, en costume d'apparat monte, à la force des poignets le long d'une corde lisse, crie quelque chose en bas. On enlève les amarres. Tout là-haut, dans la lumière crue brusquement projetée, on voit un corps souple qui avance, recule, se ploie, s'enfonce dans la nuit, réapparaît. C'est le clou de la représentation, le numéro annoncé sur les affiches aux couleurs vives : *L'Echelle de la Mort !*

Pendant que le public s'écoule lentement, on entend la voix claire de la mère qui fait sonner les pièces dans la boîte de métal :

— N'oubliez pas la « quikette », messieurs, dames, s'il vous plaît ! N'oubliez pas la « quikette » ! *Benj. Guex.*

Plat nouveau. — Un paysan, dans un restaurant de la place de la Riponne :

— Je voudrais avoir à dîner pour deux.

— Bien, dit le garçon, à table d'hôte ou à la carte?

Le paysan, craignant de paraître ignorant :

— Oh ! un peu de chaque, et beaucoup de sauce.

Notre idiot. — Est-il assommant, ce monsieur-là ! Voilà une demi-heure qu'il joue de la clarinette.

— Ce n'est pas étonnant, il est sourd, il ne s'entend pas.

— Alors, faites-lui donc signe qu'il a fini.

REVE ET REALITE

Un rayon de soleil se glisse à peine dans la chambre à coucher. Un air doux et léger caresse un géranium perché sur le rebord de la fenêtre. Dans sa cage au grillage doré, Méphisto, le canari, rêve d'un espace sans limite et d'une liberté enivrante. Sur la table de nuit couverte d'un tapis rose brodé de bleu, un réveil consciencieux murmure la chanson du temps qui fuit.

M. Mélichon dort toujours, le visage à demi enfoui sous un duvet tiède et rebondi. Il ne se doute pas, qu'à cet instant, il devrait comme d'habitude s'acheminer vers son bureau. Mais il dort. Et pourtant, le réveil a sonné l'heure du lever ; il a déroulé son ressort jusqu'au bout... Hélas ! son injonction est restée vaine. M. Mélichon n'a pas interrompu son beau rêve qui le transportait dans un pays enchanteur où s'édifiait la villa de sa retraite.

Dehors, la vie quotidienne a repris son cours Le cordonnier a saisi son marteau, le maçon sa truelle, l'épicier sa blouse blanche. Dans les chantiers, les machines ronronnent et grondent ; les bétonneuses engloutissent du sable, du ciment, de l'eau, et travaillent inlassables. La haute grue métallique dirige son bras fier et puissant vers un amas de poutrelles de fer, s'en empare et l'élève.

Dans son lit, M. Mélichon dort encore. Il vit au pays merveilleux où l'on ne connaît ni crise, ni chômeurs. Un acte de bravoure l'a rendu célèbre. Il se voit au balcon d'un palais somptueux. Une foule enthousiaste et bruyante est à ses pieds :

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !...

Une troupe de militaires passe et le salue, les drapeaux s'inclinent. Frénétiques, des bras s'agitent, des chapeaux volent en l'air, des fleurs tombent à ses côtés. Les vivats, les cris de joie, l'enthousiasme vont grandissant.

— Vive M. Mélichon ! Vive M. Mélichon !

Et M. Mélichon, appuyé sur la balustrade, remercie d'un signe de la main.

On l'acclame davantage...

— Bravo ! Vive M. Mélichon ! Hourra !...

Soudain... le lit gémit...

M. Mélichon a fait un saut brusque... il s'est réveillé....

Instantanément, il a l'intuition d'être resté endormi :

— Diable ! Huit heures dix... et mon travail ? Le patron va me... comment faire ?... Le réveil n'aurait-il pas sonné ?

Le réveil se doutait de cette accusation. Mais le ressort déroulé prouve bien l'accomplissement de sa tâche matinale.

— Huit heures et quart... et pour peu que ma montre retarde ou que, suivant son habitude, la pendule du bureau avance... voilà... le patron m'attrape. Et ce beau rêve... fini ! J'essaierai d'éviter le patron... ah ! bon... un lacet qui casse, parce que, si le patron me voit...

Huit heures vingt-cinq, vingt-six... vingt-sept. M. Mélichon avale une tasse de cacao, enfile fébrilement son pardessus, passe sa serviette sous le bras, claque la porte et dégringole les escaliers.

Méphisto se réveille en sursaut... il paraît déçu... son rêve aussi est fini...

Dans la rue, M. Mélichon court. Il sent son cœur battre et croit même l'entendre dire :

— Le patron... voilà le patron... il te punira...

Et cette menace lui fait hâter sa course.

Il entre dans son bureau en trombe. Mais un coup d'œil suffit à le rassurer :

Le fauteuil du patron est vide.

M. Mélichon pousse un profond soupir de soulagement. Puis lentement, il va à sa table de travail, y dépose sa serviette, et s'assied mollement sur le siège rembourré de cuir.

M. Mélichon sent la mélancolie l'envahir peu à peu. Son bureau lui semble morne et sombre, les registres très ennuyeux... bientôt, son esprit s'éloigne.